

ESTHETIQUE DE L'ENFER DE LA VILLE DANS QUELQUES NOUVELLES DE GUY DE MAUPASSANT

Diafar ISSIAKA,

*Docteur en Langue et Littératures françaises,
Enseignant vacataire à ULSHB au département Lettres de la FLSL -
Bamako- Mali.*

diafarim@gmail.com

Yaya BAYOKO,

*Doctorant à l'Université Gaston Berger / Saint-Louis - Sénégal
bayoko_yaya@yahoo.fr*

Soungalo ZOROME,

*Docteur en sociologie de l'éducation, Enseignant chercheur à l'ULSHB,
département Sciences de l'Education - Bamako- Mali.*

zsoungalo@yahoo.fr

Résumé

Cet article porte sur une étude consacrée à l'esthétique de l'enfer de la ville dans quelques nouvelles de Guy de Maupassant. La ville est un lieu de rencontre, de vie mais aussi le lieu où l'enfer existe en un mot la ville c'est le lieu de tous les possibles. Maupassant met en scène la ville sous toutes ses formes. Il y a la ville en temps de guerre où la peur pousse les personnages à l'exil et ceux qui y restent vivent dans l'inquiétude et l'angoisse. Il y a aussi ceux qui à travers une simple rencontre en ville au mauvais moment et au mauvais endroit vont perdre la vie. C'est cette mise en scène dans toute sa beauté autour de la ville comme un lieu où on côtoie le danger et la mort que nous avons cherchée à révéler chez Maupassant.

Mots clés : *esthétique, enfer, littérature, regard, ville.*

Abstract

This article concerns a study devoted to the aesthetics of the hell of the city in some short stories by Guy de Maupassant. The city is a place of meeting, of life but also the place where hell exists. In a word, the city is the place of all possibilities. Maupassant depicts the city in all its forms. There is the city in times of war where fear pushes the characters into exile and those who remain there live in worry and anguish. There are also those who, through a

simple encounter in town at the wrong time and in the wrong place, will lose their lives. It is this staging in all its beauty around the city as a place where we encounter danger and death that we sought to reveal in Maupassant.

Keywords: *aesthetic, city, gaze, hell, literature.*

Introduction

La ville constitue un personnage et surtout dans la littérature au XIXe siècle chez Emile Zola, Balzac et tant d'autres et « lorsqu'elle [ville] est évoquée en littérature, la ville désigne le plus souvent le lieu de narration comme élément référentiel. (Bationo, J., 2007) ». L'écrivain ne peut se passer d'un cadre de narration et la plupart du temps ce cadre c'est la ville. La ville est le lieu de rencontre où tout est possible, le mal et le bien se côtoient dans cet espace. Pour Louis Forestier « La ville maupassantienne est essentiellement individuelle, liée à des hommes et à leur vécu. (Forestier L., 2000) ». L'écrivain met en scène le cadre de vie de ses personnages qui se trouve être dans certains cas la ville. Il y a des scènes rurales bien construites mais aussi des scènes urbaines qui décrivent la vie quotidienne des personnages. Ainsi le spectacle de vie qu'offre la ville aux romanciers donne au roman un semblant de réalisme. Le réalisme au XIXe siècle a atteint son apogée en ce sens que c'est au XIXe siècle que ce courant littéraire a eu tout son succès avec des romanciers comme Balzac, Gustave Flaubert, Stendhal, Maupassant (1), Zola... même si ce dernier est devenu par la suite beaucoup plus naturaliste que réaliste.

Ainsi le Grand Dictionnaire universel Larousse du XIXe siècle définit le réalisme comme une « [t]endance littéraire et artistique du XIXe s., qui privilégie la représentation exacte, tels qu'ils sont, de la nature, des hommes, de la société. » Les écrivains réalistes vont en effet porter un regard vraisemblable sur la société de leur temps en décrivant les villes dans lesquelles vivent leurs contemporains. Les naturalistes, quant à eux, vont plus loin dans leur tentative de reproduction objective de la

réalité en mettant en avant l'observation, l'expérimentation, l'hérédité sociale... C'est surtout dans le recueil de nouvelles intitulé *Les soirées de Médan* publié en 1880 qu'on retrouve les grands noms du mouvement naturaliste comme Guy de Maupassant, J.-K. Huysmans, Henry Céard, Léon Hennique et Paul Alexis au tour d'Emile Zola chef de file. Ainsi l'on comprend aisément la mise en scène de la ville dans la nouvelle maupassantienne intitulée *Boule de Suif* se trouvant dans le recueil *Les soirées de Médan*. Nous avons chez Maupassant beaucoup de nouvelles mais aussi des romans ayant pour cadre la ville comme dans *Bel Ami* où la scène se passe à Paris. Ainsi notre problématique dans cet article s'articule autour de l'esthétique de l'enfer de la ville chez Guy de Maupassant. Quel est l'enfer de la ville dans les nouvelles maupassantiennes? Comment Maupassant met-il en scène la ville? Nous avons choisi comme méthodologie une approche analytique qui consiste à faire une analyse stylistique de quelques nouvelles de Maupassant autour de la ville. Selon Frédéric Calas dans ouvrage *Leçons de stylistique* :

l'analyse stylistique est l'examen des procédés linguistiques mis en œuvre par un écrivain, non seulement à des fins communicatives, mais encore en vue de produire un effet esthétique. Elle est sans cesse au service de l'interprétation littéraire du texte [...] L'analyse stylistique emprunte à la grammaire, à la linguistique, (énonciative, pragmatique, linguistique textuelle, analyse du discours) [...]. (Calas F. 2021 :11).

Il s'agit pour nous de nous appuyer sur les outils linguistiques et grammaticaux pour faire ressortir l'esthétique de l'enfer de la ville chez Maupassant. Dans la mise en scène de la souffrance. En effet le nouvelliste utilise des « procédés linguistiques » comme tout écrivain et c'est ce qui permet la communication mais aussi l'élaboration d'une analyse stylistique. Nous chercherons à cerner la vision du nouvelliste dans quelques nouvelles donc cette étude ne s'intéresse pas aux

romans maupassantiens. Il est important de le préciser surtout quand on sait l'importance de la ville dans ses romans.

1. La vie à la ville ou l'enfer de la vie

Maupassant dans *Contes du jour et de la nuit* évoque la ville sous différents angles c'est ainsi que dans la nouvelle intitulée *Le Docteur Héraclius Gloss [XXIX.]*, le personnage a du mal à sortir dans la rue sans se faire hué par les enfants qui lui lance à chaque apparition : « [sic] V'là l'homme aux bêtes qu'est sorti de la maison des fous » (Maupassant, G., :30) texte mise en ligne par Allen J.-R. A., Noëlle B., (2008). Devant cette impasse le Docteur Héraclius ne trouve la paix qu'au fond de sa maison :

Le lendemain, sa fièvre s'étant dissipée, il voulut essayer de faire un tour par la ville. Mais à peine eut-il franchi le seuil de sa porte que les gamins embusqués au coin des rues le poursuivirent de nouveau criant : « Hou hou hou, l'homme aux bêtes, l'ami des bêtes ! » et ils recommencèrent les cris de la veille avec des variations sans nombre. (Maupassant, G., :31)

Le personnage est assailli par tous ces cris et ces sobriquets que lui lancent les enfants une fois qu'il met les pieds au dehors. C'est dans cette atmosphère infernale qui souvent laisse les adultes imperturbables que va sombrer le destin de Héraclius. À force de crier derrière lui en le poursuivant dans les rues, cela finit par engendrer une émeute qui va nécessiter la force armée pour maintenir le calme :

Enfin l'indignation fut générale. Une seconde émeute éclata dans la ville, et il aurait été, sans doute, écharpé par la multitude sans l'intervention de la force armée. Tous les médecins de Balançon furent convoqués à la Préfecture, et déclarèrent à l'unanimité que le docteur Héraclius Gloss était fou. Pour la seconde fois encore, il traversa la ville entre deux agents de la police et vit se refermer sur ses pas la

lourde porte de la maison sur laquelle était écrit : « Asile des Aliénés. » (Maupassant, G., :31)

La ville chez Maupassant constitue souvent un enfer et cela Héraclius l'a bien appris à ses dépens. C'est parce qu'on est en ville que l'indignation suscite une réponse forte qui aboutit à la réunion de tous les médecins de Balançon qui le qualifient de fou. La ville est le symbole même de l'antinomie, d'un côté il y a les gens qui s'indignent face au désordre crée par les enfants et de l'autre, il y a ceux qui condamnent Héraclius Gloss pour avoir attiré l'attention des enfants avec des cris et jusqu'à soulever des émeutes. L'enfer d'Héraclius est la ville. Il traverse donc cet enfer pour se voir enfermé encore dans un « asile des aliénés ». Ainsi contraint d'être enfermé au milieu de la ville derrière la lourde porte qui le séparera des citadins.

La ville est le lieu des rencontres inattendues, c'est un lieu de désespoir mais aussi d'espoir. Dans la nouvelle *Le donneur d'eau bénite*, Maupassant montre les deux faces de la ville. L'angoisse, l'inquiétude, la misère, la faim mais aussi le bonheur. C'est ainsi que le couple qui a perdu son fils il y a plus de quinze ans va rencontrer un hôtelier à qui ils ont raconté leur histoire et cet hôtelier leur dira ceci : « J'ai connu aussi quelqu'un qui avait perdu sa fille ; c'est à Paris qu'il l'a retrouvée. (Maupassant, G., :33)» Le couple ne va pas tarder à se mettre en route pour Paris à la recherche de leur fils unique Jean, mais « Lorsqu'ils entrèrent dans la grande ville, ils furent épouvantés par son immensité et par les multitudes qui passaient. Ils comprirent cependant qu'il devait être au milieu de tous ces hommes (Maupassant, G., :33)». Sur un simple avis d'un inconnu, le couple qui était désespéré n'a pas hésité à se rendre à Paris. La grandeur et l'immensité de la ville les met dans un état beaucoup plus désespérant qu'il ne l'était déjà leur situation. Ils vont continuer les recherches et « Ils visitèrent toutes les places, toutes les rues, s'arrêtèrent à tous les attroupements qu'ils voyaient, espérant une rencontre

providentielle, quelque prodigieux hasard, une pitié de la destinée. (Maupassant, G., :34) » Les visages inconnus de la ville ne rendent pas facile les recherches du vieux couple déjà fatigués et meurtris par la disparition de leur fils unique.

Devant la résignation et l'acharnement du couple, le destin finit par les récompenser de la plus belle des manières au moment où ils ne s'y attendaient pas. Le vieux qui a fini par prendre la place du donneur d'eau bénite devant l'église rencontre un soir étranger accompagné de deux femmes qui se trouve être son fils. Ainsi, après plusieurs tentatives de remémoration du visage de ce jeune, le vieux finit par faire appel à sa femme qui confirmera que c'est leur fils Jean :

Un soir, comme le jour baissait, les étrangers entrèrent tous les trois. Lorsqu'ils furent passés :

« Eh bien ! le connais-tu ? » dit le mari.

La femme, inquiète, cherchait à se rappeler aussi. Tout à coup elle dit tout bas :

« Oui... oui... mais il est plus noir, plus grand, plus fort et habillé comme un monsieur ; pourtant, père, vois-tu, c'est ta figure quand tu étais jeune. »

Le vieux fit un soubresaut.

C'était vrai ; il lui ressemblait, et il ressemblait aussi à son frère qui était mort, et à son père qu'il avait connu jeune encore. Ils étaient tellement émus qu'ils ne trouvaient rien à dire. Les trois personnes redescendaient, allaient sortir.

L'homme touchait le goupillon du doigt. Alors le vieux, dont la main tremblait tellement qu'elle faisait par terre une pluie d'eau bénite, s'écria : « Jean ? » L'homme s'arrêta, le regardant.

Il reprit plus bas :

« Jean ? »

Les deux femmes l'examinaient sans comprendre.

Alors il dit pour la troisième fois en sanglotant :

« Jean ? »

L'homme se pencha tout près, tout près de sa figure, et illuminé par un souvenir d'enfance, il répondit :

« Papa Pierre, maman Jeanne ! » (Maupassant, G., :34-35)

Le couple retrouve le fils disparu quinze après en pleine ville devant une église. Ainsi la ville est devenue un paradis pour le couple car leur vœu le plus cher y a été réalisé. Chez Maupassant la ville est divisée entre enfer et paradis. Le simple avis d'un hôtelier a complètement changé la vie de ce vieux couple qui pratiquement a tout perdu à cause de la disparition de leur fils. Le passage ci-dessus est placé sous le signe de la renaissance, la mère rappelle au père son visage quand il était plus jeune. L'image de la figure du jeune Jean se confond à l'image du vieux Pierre qui se voit en son fils retrouvé.

Dans la nouvelle intitulée *L'Ermite* il y a la rencontre hasardeuse d'un père qui se rendra compte après l'acte qu'il venait de commettre l'inceste avec sa fille parce qu'il trouve un daguerréotype dans la chambre de sa fille qui le représente lui-même et la fille raconte un bref récit sur son père. Ainsi il se rend compte que ce père c'est lui-même :

Je le saisis brusquement pour l'examiner de plus près. Je ne me trompais point... et j'eus envie de rire tant la chose me parut inattendue et drôle. Je demandai : « Qu'est-ce que c'est que ce monsieur-là ? » Elle répondit : « C'est mon père, que je n'ai pas connu. Maman me l'a laissé en me disant de le garder, que ça me servirait peut-être un jour... » Elle hésita, se mit à rire, et reprit : « Je ne sais pas à quoi, par exemple. Je ne pense pas qu'il vienne me reconnaître. » Mon cœur battait précipité comme le galop d'un cheval emporté. Je remis l'image à plat sur la cheminée, je posai dessus, sans même savoir ce que je faisais, deux billets de cent francs que j'avais en poche, et je me sauvai en criant : « À bientôt... au revoir... ma chérie... au revoir. » J'entendis qu'elle répondait : « À mardi. » J'étais dans l'escalier obscur que je descendis à tâtons. Lorsque je sortis dehors, je m'aperçus qu'il pleuvait, et je partis à grands pas, par une rue quelconque.

J'atteignis le quai. Je vis un banc ; et je m'assis. Il

pleuvait. Des gens passaient de temps en temps sous des parapluies. La vie m'apparut odieuse et révoltante, pleine de misères, de hontes, d'infamies voulues ou inconscientes. Ma fille !... Je venais peut-être de posséder ma fille !... Et Paris, ce grand Paris sombre, morne, boueux, triste, noir, avec toutes ces maisons fermées, était plein de choses pareilles, d'adultères, d'incestes, d'enfants violés. Je me rappelai ce qu'on disait des ponts hantés par des vicieux infâmes. J'avais fait, sans le vouloir, sans le savoir, pis que ces êtres ignobles. J'étais entré dans la couche de ma fille !

Et j'ai peur de Paris, maintenant, comme les croyants doivent avoir peur de l'enfer. J'ai reçu un coup sur la tête, voilà tout, un coup comparable à la chute d'une tuile quand on passe dans la rue. Je vais mieux depuis quelque temps. » (Maupassant, G., : 1148)

Ce père comprend la dangerosité de la ville qui fait qu'un père puisse commettre une telle chose avec sa propre fille. Le père comprend qu'il faut quitter la ville parce qu'elle est un enfer dans lequel on y trouve tout. Il va devenir un ermite qui désormais va vivre loin de la ville pour échapper à cette vie d'enfer. Après cet acte il raconte comment il voit la vie en ville et dit : « la vie m'apparut odieuse et révoltante, pleine de misères, de hontes, d'infamies voulues ou inconscientes. (Maupassant, G., : 1148) ». Il est révolté face à son acte qui le plonge aussi dans ce sentiment de honte et de culpabilité.

2. La guerre, la ville, l'enfer

Dans *Boule de Suif* de Guy de Maupassant la ville est le lieu où se joue la tragédie « Pendant plusieurs jours de suite des lambeaux d'armée en déroute avaient traversé la ville. Ce n'était point de la troupe, mais des hordes débandées (Maupassant, G., :44)». La guerre entre les Prussiens et les Français n'épargne pas les villes et ceux qui y vivent. C'est ainsi que les troupes françaises défaites traverseront la ville dans des circonstances miséreuses avant qu'on apprenne que les Prussiennes sont sur le

point d'entrer dans la ville de Rouen. La ville de Rouen se vide de ses habitants et au-delà de cette ville c'est « la France agonisante (Maupassant, G., :44) » qui est en danger. L'enfer se trouve partout dans la ville, tout est aux arrêts :

[...] un calme profond, une attente épouvantée et silencieuse avaient plané sur la cité. Beaucoup de bourgeois bedonnants, émasculés par le commerce, attendaient anxieusement les vainqueurs, tremblant qu'on ne considérât comme une arme leurs broches à rôtir ou leurs grands couteaux de cuisine.

La vie semblait arrêtée ; les boutiques étaient closes, la rue muette. Quelquefois un habitant, intimidé par ce silence, filait rapidement le long des murs.

L'angoisse de l'attente faisait désirer la venue de l'ennemi. (Maupassant, G., :46)

La cité entière a l'air d'un cimetière, les habitants sont dans une cruelle angoisse et dans un silence absolu. La peur de l'ennemi plonge la ville dans un état épouvantable qui fait de la ville un enfer dans lequel certains habitants cherchent la délivrance qui consiste à « désirer la venue de l'ennemi ». Cette ville qui autrefois était une ville vivante et animée est devenue aujourd'hui une ville morte à cause de la guerre. Une ville où les boutiques sont fermées et les rues désertes est quasiment un enfer et c'est pourquoi ceux qui ont les moyens vont chercher à quitter ce chaos. Les envahisseurs qui vont assujettir la ville et exiger plus d'argent ne laissent aux bourgeois avides que le choix de partir.

Les convois de voyage rassemblent ceux qui décident de partir. C'est ainsi qu'un groupe de voyageurs se retrouvent « dans la cour de l'Hôtel de Normandie » dans un froid matinal et engagent la conversation avant l'arrivée des chevaux pour atteler la voiture. L'on comprend toute l'inquiétude et la peur des bourgeois sur le point de quitter la ville :

À quatre heures et demie du matin, les voyageurs se réunirent dans la cour de l'Hôtel de Normandie, où l'on

devait monter en voiture.

Ils étaient encore pleins de sommeil et grelotaient de froid sous leurs couvertures. On se voyait mal dans l'obscurité, et l'entassement des lourds vêtements d'hiver faisait ressembler tous ces corps à des curés obèses avec leurs longues soutanes. Mais deux hommes se reconnurent, un troisième les aborda, ils causèrent : « J'emmène ma femme, dit l'un. — J'en fais autant. — Et moi aussi. » Le premier ajouta : « Nous ne reviendrons pas à Rouen, et si les Prussiens approchent du Havre nous gagnerons l'Angleterre. » Tous avaient les mêmes projets, étant de complexion semblable. (Maupassant, G., :48)

La guerre crée le désordre et est cause de la fuite de certains citoyens. Ceux qui quittent la ville ne la détestent pas, mais craignent l'insécurité. Ils quittent une ville pour une autre. Certains promettent de ne plus y remettre les pieds et à mesure que les Prussiens s'approchent ils iront dans une autre et même dans un autre pays. On peut dire que ce n'est pas la ville qui est le problème mais plutôt certaines circonstances qui la rendent invivable. Dans la nouvelle *Un duel* le récit commence par la fin de la guerre et la ville de Paris est décrite comme étant une ville qui suffoque : « De Paris affolé, affamé, désespéré, les premiers trains sortaient, allant aux frontières nouvelles, traversant avec lenteur les campagnes et les villages. Les premiers voyageurs regardaient par les portières les plaines ruinées et les hameaux incendiés. (Maupassant, G., :561)» Le véritable ennemi de la ville chez Maupassant est la guerre. La ville en temps de guerre devient une ville morte et affamée, ce qui pousse souvent les habitants à l'exil.

Le personnage principal dans *Un duel* a pris soins d'envoyer sa famille à l'étranger : « M. Dubuis, qui avait fait partie de la garde nationale de Paris pendant toute la durée du siège, allait rejoindre en Suisse sa femme et sa fille, envoyées par prudence à l'étranger, avant l'invasion.(Maupassant, G., :561) » Ce qui montre qu'en temps de guerre la ville est souvent abandonnée surtout par les femmes et les enfants et cela

se retrouve aussi dans *Boule de Suif* où une prostituée fait partie du convoi avec d'autres femmes qui fuient Rouen.

3. La ville et le regard

Dans la ville personne n'échappe au regard des autres et cela peut-être souvent source de malheur, tel est le cas dans *Un lâche* de Maupassant où une rencontre autour d'une glace va aboutir à un duel. Le danger n'est jamais loin dans la ville. Le vicomte Gontran-Joseph de Signoles est un personnage apprécié auprès des femmes : « Il était demandé dans les salons, recherché par les valseuses », il aime la vie et la vit pleinement, c'est ainsi qu'un soir il invite des amis au théâtre accompagné de leurs époux :

[...] un soir, comme il avait accompagné au théâtre deux jeunes femmes de ses amies, escortées d'ailleurs de leurs époux, il leur offrit, après le spectacle, de prendre une glace chez Tortoni. Ils étaient entrés depuis quelques minutes, quand il s'aperçut qu'un monsieur assis à une table voisine regardait avec obstination une de ses voisines. Elle semblait gênée, inquiète, baissait la tête. (Maupassant, G., :684)

Le duel qui va suivre naîtra de la rencontre accidentelle chez Tortoni, le fait que l'une des femmes se plaint du regard d'un monsieur assis autour de la table voisine. Elle a du mal à supporter ce regard insistant et percutant. C'est finalement le vicomte Gontran-Joseph de Signoles qui va s'adresser au monsieur en question pour qu'il arrête son regard déconcertant envers son invité. « Vous avez, monsieur, une manière de regarder ces dames que je ne puis tolérer. Je vous prie de vouloir bien cesser cette insistance. » L'inconnu nommé Georges Lamil répond de façon désagréable au Vicomte : « Vous allez me ficher la paix, vous. » Ainsi le Vicomte se met en colère en répondant : « Prenez garde, monsieur, vous allez me forcer à passer la mesure. » C'est là que va naître l'idée de duel pour un simple regard. La ville met l'homme en danger à partir du moment où

il a affaire à des inconnus.

Conclusion

Cette analyse montre que la ville chez Maupassant est située sous le signe de l'enfer et du paradis. L'enfer de la ville se trouve surtout dans le désordre, la peur et le chaos qu'engendre la guerre mais aussi d'autres facteurs comme la rencontre dans un café qui peut dégénérer et aboutir à un duel tragique tel est le destin du vicomte Gontran-Joseph de Signoles dans *Un lâche*. Nous avons vu que la guerre est présente dans *Boule de Suif* et dans *Un duel* et c'est ce qui rend invivable les deux villes. Dans la nouvelle éponyme *Le Docteur Héraclius Gloss [XXIX.]*, la ville devient un enfer pour le personnage Héraclius Gloss qui sera traité de fou et qui ne peut sortir de chez lui sans être poursuivi par les enfants à travers les rues. Il sera exclu de la ville par une décision unanime des médecins lors d'une réunion convoquée par la préfecture. Dans *Un lâche* c'est une banale rencontre dans un café qui finit par un duel qui n'aura jamais lieu parce que le Vicomte va se suicider de façon accidentelle avant le duel de peur de trembler devant les spectateurs. Notre objectif n'était pas de faire ressortir la ville comme paradis chez Maupassant mais plutôt l'esthétique de l'enfer. Cependant nous avons vu que la ville existe en tant que paradis pour l'homme qui y habite ce qui peut faire l'objet d'un autre article. Ainsi cet article qui se structure autour de trois parties nous a permis dans la première partie intitulée « la vie à la ville ou l'enfer de la vie » de relever le risque auquel les personnages maupassantiens font face en ville. Nous avons aussi compris dans la deuxième partie qui porte comme titre « la guerre, la ville, l'enfer » que la ville en temps de guerre est un chaos dont certains personnages tentent de s'échapper. La dernière partie qui évoque « la ville et le regard » montre le danger permanent du regard en ville. Louis Forestier dans son étude sur *Réflexions sur la ville chez Maupassant* rapporte ceci : « La ville maupassantienne n'est

donc ni dessinée ni structurée. Nous l'avons vu, les quartiers sont dissociés. Il faudra sa célèbre ascension en ballon pour faire prendre conscience à Maupassant du fait que Paris constitue un ensemble » (Forestier L., 2000). Dans cette étude consacrée beaucoup plus sur les romans de Maupassant, Forestier montre la banalité de la ville chez le romancier avant de le laisser entendre :

Il faut évidemment distraire le cas particulier de Paris, à quoi l'on n'imagine pas qu'une autre ville puisse être substituée. C'est qu'elle est la Ville par excellence, lieu de tous les contrastes, de toutes les réussites et de tous les échecs, de toutes les attirances et de tous les rejets. C'est le point de mire, ou le point central, où toutes choses se grossissent – même la médiocrité ! – et deviennent exemplaires. (Forestier L., 2000).

Ainsi la ville maupassantienne présente ses deux faces : « réussite » et « échec », elle est située entre paradis et enfer. La ville est le lieu de vie et de mort ; de richesse et de misère mais la description et le cadre des récits maupassantiens ne se limitent à la ville c'est pourquoi Forestier précise dès le début de son étude : « Pour un observateur un peu rapide ou inattentif, il semble naturel de supposer que plus la création de Maupassant progresse vers son terme, plus la ville y tient une place de choix. (Forestier L., 2000). » Il est à noter que la ville est importante dans l'œuvre de Maupassant quoiqu'on dise de ses récits. Même si l'on sait que Maupassant aimait mettre en scène l'espace rural dans plusieurs de ces nouvelles comme *La petite Roque*, *Un Fou* etc. mais il y a la ville comme cadre et cela Elsa Besse le briz en montrant que :

[L]es descriptions des cadres (ville, paysage) sont primordiales dans son œuvre. En effet, il semble que le cadre ait le plus souvent préexisté à l'intrigue. Il ne plante donc pas son décor autour des personnages, il imagine plutôt des personnages qui s'intègrent bien dans le décor qu'il a planté. Les individus sont donc déterminés par le milieu dans lequel

ils vivent : avant de comprendre ce qu'ils sont, il faut savoir, de manière précise, où ils sont. (Le briz E. B., 2007)

Maupassant n'est-il pas un réaliste proche du naturalisme ? Il est tout à fait normal que le cadre soit important dans la mise en scène afin de donner plus de réalisme à l'œuvre. C'est ainsi que le personnage se retrouve dans ce qu'il convient de nommer son milieu de vie. La ville maupassantienne n'est pas qu'une ville totalement fictive ou imaginaire, elle est dans la plupart des cas une ville dont le nom existe à l'image de Rouen, de Fécamp, Etretat, Paris, Normandie... Louis Forestier ne montre-t-il pas cette part de réalisme et de fantastique de la ville chez Maupassant : « La ville maupassantienne est donc ambiguë, faite de chair et de sang, plus que de pierres (et par là davantage soumise au temps qu'à l'espace) : elle est construite aux dimensions du vécu humain, taillée pour les solitudes et les angoisses. Aussi s'ouvre-t-elle facilement sur le fantastique dans une marche qui conduit vers la mort et le néant. » (Forestier L., 2000).

(1) Note

(1) Le corpus des contes de Maupassant que nous utilisons dans cet article sont tous tirés de : *Les Contes de Guy de Maupassant Texte établi pour Maupassantiana*, ALLEN, John Robin, BENHAMOU, Noëlle, disponible sur [<http://www.maupassantiana.fr>], Révisé le vendredi 12 septembre 2008, téléchargé le 12 juin 2015. Se référer au document pdf du site maupassantiana pour la pagination à propos des nouvelles de Maupassant mais nous donnerons le lieu et l'année de première publication avec le titre du recueil de nouvelle dans laquelle nous avons tiré la nouvelle étudiée ou la revue dans laquelle la nouvelle a été publiée pour la première fois.

Bibliographie

Allen J.-R. A., Noëlle B., (2008). *Guy de Maupassant, Boule de Suif*, <http://www.maupassantiana.fr>, [consulté le 12 juin 2015].

Allen J.-R. A., Noëlle B., (2008). *Guy de Maupassant, Le Docteur Héraclius Gloss [XXIX.]*, <http://www.maupassantiana.fr>, [consulté le 12 juin 2015].

Allen J.-R. A., Noëlle B., (2008). *Guy de Maupassant, Le donneur d'eau bénite*, <http://www.maupassantiana.fr>, [consulté le 12 juin 2015].

Allen J.-R. A., Noëlle B., (2008). *Guy de Maupassant, Un duel*, <http://www.maupassantiana.fr>, [consulté le 12 juin 2015].

Allen J.-R. A., Noëlle B., (2008). *Guy de Maupassant, L'Ermite*, <http://www.maupassantiana.fr>, [consulté le 12 juin 2015].

Allen J.-R. A., Noëlle B., (2008). *Guy de Maupassant, Un lâche*, <http://www.maupassantiana.fr>, [consulté le 12 juin 2015].

Allen J.-R. A., Noëlle B., (2008). *Les Contes de Guy de Maupassant* [consulté le 12 juin 2015]. <http://www.maupassantiana.fr>.

Bationo J-C. (2007). *La ville, objet de civilisation et de littérature en cours de français langue étrangère, Questions de communication*, vol. 12, no. 2, p. 245-258.

<https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.2405> Calas F. (2021). *Leçons de stylistique cours et exercices corrigés*, 4^e édition, Armand Colin, 461 p.

Forestier L., (1974). *Guy de Maupassant, Un lâche, Contes et Nouvelle*, tome I, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade.

Forestier L. (2000). *Réflexions sur la ville chez Maupassant dans Provinces-Paris in Topographie littéraire du XIXe siècle*, sous la direction de Yvan Leclerc et Amélie Djourachkovitch, Mont-saint-Aignan, presse Universitaire du Rouen et du Havre, 2000, mise en ligne 23 octobre 2018, [consulté le 18 décembre 2023].

<https://books.openedition.org/purh/11442?lang=fr#authors>. 347 p.

Larousse. [Consulté le 23 novembre 2018].
<http://www.larousse.fr/encyclopedie/nom-commun-nom/r%C3%A9alisme/86007#331374>.

Elsa B. le briz. (0207). *Le réalisme à travers la description des lieux et décor (Maupassant)*, [consulté le 20 juillet 2016]
blog : <https://independent.academia.edu/ElsaBesselebriz>.